

Souvenir de l'inauguration de Beau-Rivage

Autor(en): **P.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 53

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183961>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Souvenir de l'inauguration de Beau-Rivage.

Le 25 mars 1861, l'hôtel de Beau-Rivage, qui ouvrait pour Ouchy tout un avenir de prospérité, et qui en faisait une des plus belles stations des bords du Léman, était inauguré par un somptueux banquet, auquel prenaient part plus de deux cents invités et actionnaires.

La population d'Ouchy fêta par l'accueil le plus empressé l'ouverture de ce bel établissement. On tirait le canon ; un bâtiment pavoisé était à l'ancre, en face de l'hôtel ; un drapeau surmontait la vieille tour d'Ouchy, et la jeunesse de ces bords, dans le costume officiel de la Société de navigation, apportait processionnellement un énorme bouquet au président du comité.

Sous la présidence de M. le juge de paix Duplan, major de table, des *toasts* nombreux et éloquents furent prononcés. Nous rappelons entre autres une spirituelle production de M. P. Cérésolle, alors avocat à Vevey, qui prit la parole en ces termes :

« Permettez-moi de vous raconter une aventure qui m'est arrivée la nuit dernière. Je revenais, par un clair de lune magnifique, de Meillerie, où j'avais passé la journée. J'étais arrivé vers le milieu du lac quand, fatigué, je laissai retomber mes rames pour me reposer quelques instants. Le ciel brillait sans nuages ; aucun bruit humain ne troublait la nature ; c'était à peine si de l'une à l'autre rive, les clochers protestants et catholiques se renvoyaient un mourant écho. Perdu dans la contemplation du spectacle qui se déroulait à mes yeux, je me laissai aller à la plus douce des rêveries. J'en fus tiré par un bruit étrange, semblable d'abord à ce soupir mélancolique et doux que le télégraphe prolonge dans le silence des nuits, bientôt plus distinct et au milieu duquel je saisis des paroles. Je distinguai deux voix venant de la rive vaudoise, l'une du côté d'Arvel ou de Montreux, l'autre de Lausanne ou d'Ouchy. Voici ce que j'ai pu saisir de ce mystérieux dialogue :

PREMIÈRE VOIX.

Tout dort autour de moi, l'onde aussi fait silence.
C'est l'heure où dans la nuit notre chant recommence,

A nous, les vieux débris des âges disparus.
Quand l'homme au doux repos laisse aller ses paupières,
Et quand là-haut Phébé luit sur mes meurtrières,
Je puis chanter encor les temps qui ne sont plus.

Car depuis six cents ans je suis en sentinelle !
Le vaillant comte Pierre a construit mes tourelles
Et creusé dans le roc mon profond souterrain.
Il m'avait placé là sur l'eau, dans le bois sombre,
Comme un poste avancé qui se cache dans l'ombre
Pour guetter l'ennemi qui peut venir soudain.

Ah ! quand mon pont-levis, devant les hommes d'armes,
Tombait avec fracas, quand, l'œil mouillé de larmes,
La comtesse montait au plus haut du donjon
Pour voir le train guerrier, rentrer dans mes murailles,
Que j'étais fier alors ; car, après les batailles,
Pierre n'aimait rien mieux que son fort de Chillon.

Il est mort loin d'ici, le petit Charlemagne !
Après avoir longtemps régné sur ces campagnes,
Ses neveux ont conquis un royaume nouveau.
Un ours a remplacé la croix de mes vieux maîtres ;
Puis j'ai vu tout à coup l'ours aussi disparaître,
Et sur mes murs briller un écusson plus beau.

Puis on m'a fait sortir de ma sombre retraite :
Les arbres, qui couvraient de leur ombre mon faite,
Sont tombés, et mes murs au jour ont reparu.
Au fond de mes fossés l'onde s'est desséchée,
Et dans un fossé neuf la vapeur proménée
Me nargue chaque jour par un sifflet aigu.

Tous mes vieux compagnons ont disparu du monde ;
Gourze est démentelé ; Marsans mire dans l'onde
Les créneaux chancelants de sa plus vieille tour ;
Glérolle est un pressoir où se paie un péage.
L'on ne reconnaît plus le fort des anciens âges
Sous les vieux peupliers du château de La Tour.

De tous ces vieux manoirs semés sur ce rivage,
Qui, comme au suzerain, semblaient me rendre hommage,
Un seul restait debout. Il dressait vers les cieux
Un sommet fier encor, bien que chargé d'années.
Je l'entendis parfois sur les vagues calmées
M'envoyer dans la nuit de murmurants adieux !

Oh ! tour d'Ouchy ! tour bien aimée,
Toi qu'un évêque avait fondée
Avant que Pierre eut fait Chillon !
Je vois bien dans l'Océan sombre
Se détacher à travers l'ombre
Le sommet de ton vieux donjon !
Pourtant ta voix reste endormie.
Réponds-moi, solitaire amie,
Ne sois pas muette à toujours.
La nuit nous couvre de ses voiles.
Chantons en face des étoiles
Le souvenir des anciens jours !

SECONDE VOIX.

Tu peux chanter, Chillon ! Ce siècle te révère,
Toi dont les murs sont triomphants ;
Toi qui gardes encor des instruments de guerre
Et dont le pied touche au Léman,
Tu te plains du présent, mais le présent t'honore !
Mais moi, méprisé chaque jour,
Je vois la même main qui l'orne et te décore
Insulter à ma vieille tour.

Je voudrais avec toi, dressé vers le nuage,
Être belle comme aux vieux temps,
Et pour le batelier, perdu pendant l'orage,
Servir de phare bienfaisant.
Mais l'homme a mutilé ma taille droite et fière ;
J'ai vu des maçons ignorants
Contre mes murs vieillis où serpentait le lierre
Appuyer des toits insolents.

Ces murs où résonnait le pas des hommes d'armes,
Où le hibou pleurait le soir,
Sont la chambre à coucher de quatre ou cinq gendarmes !
Et j'ai vu dans mon désespoir
Une triste maison m'enlever la lumière,
M'entreindre sous ses vils mollons,
Et des volets vernis cacher mes meurtrières !
J'ai subi les derniers affronts !

Et ces hommes d'hier qui vivront quelques heures,
Qui méprisent mes six cents ans,
Ils bâtissent ici de splendides demeures
Comme s'ils disposaient du temps !
J'en souris de pitié : architectes, manœuvres,
Entassez le marbre et le fer !
Hâtez-vous de finir ! Dans cinq cents ans votre œuvre
Souffrira ce que j'ai souffert !

Vos salons qu'aujourd'hui vous trouvez magnifiques
Seront détruits ou lézardés ;
Quelques tas de débris resteront des portiques
Que votre main avait sculptés !
Moi je serai debout ! Vous serez en poussière !
Ah ! délivrez la vieille tour,
Si non vos petits-fils, imitant leurs grands-pères,
Mépriseront votre œuvre un jour.

PREMIÈRE VOIX.

Oh ! vous, puissants du monde, écoutez les prières
Que la tour, qui jadis a protégé vos pères,
Elève dans la nuit !
Dégagez-la ! gardez comme un noble héritage
Ses restes vénérés et mutilés par l'âge !
N'outragez plus son front vieilli !

Votre palais est beau ; le site est magnifique !
Que, parmi tant d'éclats, monument historique,
La vieille tour se dresse et montre le ciel bleu !
Et les enfants rêveurs, touchant ses vieilles pierres,
Demanderont parfois étonnés, à leurs pères,
D'où vient ce doigt géant qui semble montrer Dieu.

Laissez la vieille tour orner le paysage,
A côté des splendeurs de votre Beau-Rivage ;
Elle rendra pensif le spectateur charmé ;
Et, vestige d'un temps où nous étions esclaves,
Qu'elle montre aux Vaudois, maintenant sans entraves,
Ce qu'était cette terre avant la liberté. P. C.

Monsieur le Rédacteur,

Dans notre vieux monde il existe des sceptiques
par instinct, j'en connais plus d'un qui, s'ils y avaient
un intérêt quelconque, nieraient d'être fils de leur

mère et prouveraient par $a + b$ qu'ils furent changés en nourrice.

Il y a quelque trente ans, par exemple, on fit paraître à Paris, un opuscule qui fut lu et traduit en plusieurs langues ; l'auteur y prouvait que Napoléon I^{er} n'avait jamais existé.

Depuis Voltaire jusqu'à Renan, voit-on autre chose que cela, le grand philosophe n'a-t-il pas essayé de prouver que l'histoire de Guillaume Tell n'est qu'une légende suédoise ?

Les Vaudois ne sont pas Voltairiens, ils conservent religieusement le culte de Tell, témoin tant de chansons, tant d'enseignes d'hôtels et de cabarets, témoin même le Tir fédéral et le bateau à vapeur de ce nom qui, tout dernièrement comme lui, toucha sans faire naufrage.

J'aime les peuples qui croient et ont de la foi ; ceux-là qui nient tout sont bien près de la décadence et de là à la barbarie, il n'y a qu'un pas. Je suis Vaudois et quand bien même on me prouverait que Guillaume Tell est un être imaginaire, que Gessler fut un canard et enfin que l'histoire de la pomme est une colle, je n'en ressentirais pas moins le besoin instinctif d'y croire envers et contre tout, même en dépit du Grand Voltaire. J'aime les traditions, c'est le culte du passé et fussent-elles des illusions, de grâce qu'on me les laisse ces illusions, elles sont si douces à mon cœur !

Or, dans un village de la rive du Léman, nos pères plantèrent après 1798, près de la place d'armes, un arbre de liberté, c'était un jeune peuplier. Après la révolution des bâtons de 1830, ce peuplier étant devenu un bel arbre, on fit découper dans une plaque de tôle un profil de Guillaume Tell en grandeur presque naturelle. Il tirait sur un pommeau en ferblanc placé sur la tête d'un petit bonhomme qui représentait son fils. On riva cette silhouette sur une forte barre de fer et on fixa solidement le tout au peuplier. Ce symbole antique y est encore aujourd'hui et chacun le respecte : Tell est à genoux, l'arbalète est bandée et il enjoe la pomme presque à bout portant. Chacun pourrait croire qu'il ne peut la manquer n'est-ce pas ? Eh bien, c'est une erreur, car lorsque le vent agite le peuplier, la barre de fer dévie et l'arbalète porte à faux.

Ce détail est aussi futile que celui-ci : un pic en 1845 trouvant dans le chapeau un abri protecteur y fit son nid et se croyant probablement dans l'intérieur de l'arbre, piquait si fort et si régulièrement le ferblanc qu'on aurait dit le roulement lointain d'un tambour.

Quelques vieilles femmes y voyaient des présages guerriers, d'autres prédisaient la démission des ministres et les plus avisés annonçaient la révolution des Jésuites et la guerre du Sonderbon... Je vous fais grâce d'autres détails, si ce n'est que le peuplier se fait vieux, qu'il dépérit à sa base, que les vers le rongent jusqu'à la moëlle, et enfin que le pic n'y niche plus et ne bat plus la caisse ; espérons-en de bons présages... et laissez-moi vous raconter la petite anecdote que voici :